

HEBDO > CULTURE, TÉLÉ, SOCIÉTÉ

# les Inrockuptibles

DU 21 AU 27 JANVIER 2004 - N° 425

livres

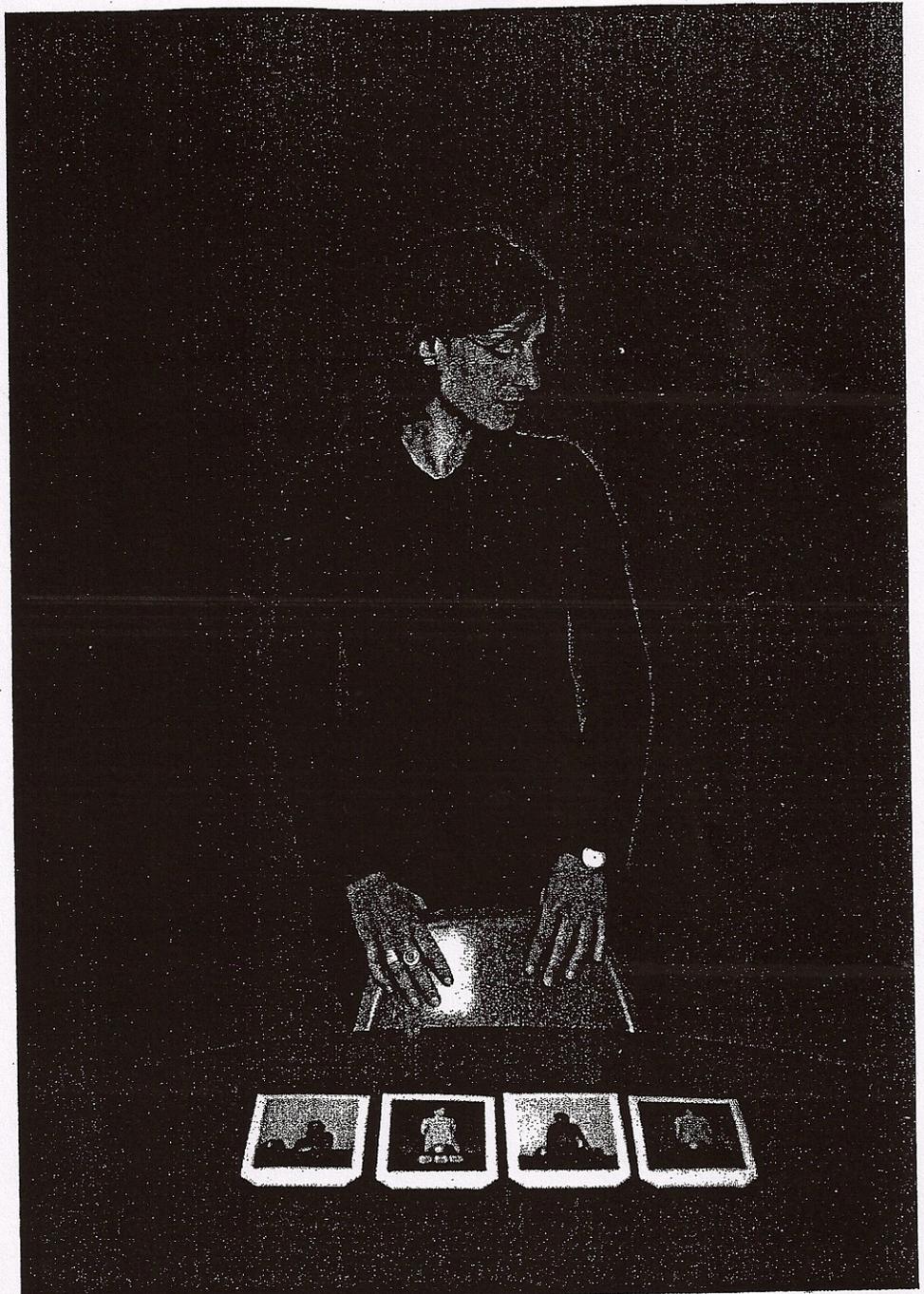
## sa vie sans moi

Valérie Mréjen clôt un triptyque consacré aux hommes de sa vie avec *Eau sauvage*, sur le père. Une fille muette, un père bavard : c'est le dispositif de ce roman hypertouchant, à la limite du manifeste générationnel. Une réussite.

VALÉRIE MRÉJEN  
EAU SAUVAGE  
(Allia)

Valérie Mréjen est formidable. Elle possède en tout cas le don de la surprise, qui n'est pas toujours la qualité la mieux partagée chez les jeunes écrivains français. Un don paradoxal, puisque ses livres se ressemblent beaucoup : ils sont brefs, fragmentaires, parlent d'elle et font de ses proches de drôles de héros familiers. Ainsi *Mon grand-père* ouvrirait-il une sorte de cycle expérimental sur les hommes de sa vie, trilo-

gie poursuivie avec *L'Agrume*, ce portrait d'un (inoubliable) fiancé, et provisoirement close avec *Eau sauvage*, une évocation irrésistible de la figure du père – de tous les pères, a-t-on envie de dire d'entrée. La surprise, cette pépite perecquienne de l'imagination, tient cette fois au dispositif mis en place par l'auteur : un dialogue à une voix, où l'on n'entend – ne lit – jamais les réponses de la fille, où le père répète de fragment en fragment ses messages et sa maladresse, son amour et sa solitude, aussi. L'idée d'un tel agencement, qui nous rappelle que Valérie Mréjen est une artiste



polyvalente, soucieuse d'installation autant que d'écriture, se révèle particulièrement productive et assez franchement radicale, puisqu'elle oblige le "je" à un silence qui le rend d'autant plus présent, obsédant par son mutisme même. Il semble presque que Valérie Mréjen ait voulu faire une sorte de clin d'œil aux contempteurs de l'auto-fiction, aux blasés râleurs de l'autobiographie : *Eau sauvage* est un texte éminemment personnel, où aucun propos ne semble inventé, mais dont l'auteur a choisi, fictivement, de s'absenter.

Le tour de passe-passe narratif trouve aussi sa justification dans le caractère faussement discret d'une jeune femme qu'on avait appris à bien connaître dans *L'Agrume*, et qu'on est très heureux de retrouver ici : "Avec toi, résume le père, on ne sait jamais, comme tu ne parles pas."

Ce père est partout : bavard, il harcèle le lecteur de ses interventions, simples messages ou questions, sollicitations sans trêve sur tous les sujets qui font du "tu" le moteur – le refrain – du texte. L'accumulation ainsi produite a un effet comique énorme, inversement proportionnel à des blessures qu'on devine profondes : seul depuis la mort de sa femme (la scène, terrible, est racontée dans *Mon grand-père*), livré au souci principal de ses enfants, ce père omniprésent est aussi une espèce de mère juive, loquace et haute en couleur.

**Valérie Mréjen en donne un portrait extrêmement touchant, parce qu'elle trouve la juste distance – amusée mais aimante – pour restituer tous les clichés de l'attention parentale : l'obsession des cadeaux qui font (ou non) plaisir, la préoccupation quant à la santé ou au confort matériel, à l'argent ou à la "situation" des enfants, la curiosité pour le "fiancé", son métier, les éventuels petits-enfants à naître...**

Tout cela peut laisser croire à une caricature. De fait, l'écrivain vise à une forme de généralisation, voire de manifeste générationnel dont les effets de reconnaissance feront forcément sourire : les réprimandes récurrentes du père sur la façon qu'a sa

5

filie de s'habiller et son manque apparent de féminité constituent, par exemple, l'un des leitmotivs les plus hilarants du livre... On en citera une seule occurrence, pour le plaisir : "Je te donne de l'argent pour des escarpins et tu te pointes en sandalettes ! J'en ai assez, assez. Ça va pour mettre avec un jean, mais pas une jolie jupe. C'est sport ! On ne met pas des chaussures de sport avec une jupe ! Tu as l'air attifée pour mardi gras."

Il y a, pourtant autre chose, à l'évidence : *Eau sauvage* est l'histoire d'une relation singulière, par-delà les poncifs de la possessivité. Le père est un personnage, du moins la force de l'écrivain est-elle de le transformer en véritable héros d'une épopée infra-ordinaire. Cette métamorphose témoigne du talent proprement littéraire de Valérie Mréjen, fondé sur une attention maniaque au moindre phénomène du langage, au plus infime de ses ratés. Tout est parole, chez le père, puisque c'est là le principe même du livre.

Mais dans cette saisie en apparence objective des mots, formules d'usage ou vœux de circonstance, une étrangeté paradoxale se fait jour : chaque message, en relation avec l'ensemble, résonne de façon particulière, comme si un sens spécial devait naître du dispositif entier. C'est l'énigme propre d'une relation père-fille, tendre mais parfois douloureuse, qu'expose ainsi *Eau sauvage*, sans chercher à la résoudre, sans l'encombrer surtout de commentaires psychologisants ou de pathos revancharde.

Il y a du jeu et beaucoup d'affection dans ce livre atypique, dont la clé est peut-être à trouver derrière l'évocation hésitante que fait le père d'une opération subie par l'un de ses proches : "C'est un problème au cœur. On lui a trouvé un caillot. Alors on lui a mis un comment ça s'appelle... un petit parapluie que l'on greffe dans l'artère, il s'ouvre et il se ferme et ça entraîne des battements." Un petit parapluie : une jolie définition de l'amour.

Fabrice Gabriel Photo David Valteau

96 pages, 6,10 €

